

## HISTOIRE ET SIGNIFICATION DES PRETRES-OUVRIERS DANS L'EGLISE

par André DEPIERRE

### AVERTISSEMENT

Ce texte provient d'un exposé oral donné aux sessions annuelles de nouveaux prêtres ouvriers, de 1969 à 1971. Il n'a jamais été destiné à la publication.

C'est sur les insistances convergentes de jeunes prêtres ouvriers, de militants et d'aumôniers d'Action Catholique Ouvrière, entre autres, que l'équipe nationale de prêtres ouvriers a accepté qu'il soit confié pour tirage à « Documents A.C.O. ». L'origine de cette publication montre aussi bien la discrétion qu'elle requiert que le but qu'elle poursuit :

- mieux comprendre une part de l'histoire qui nous a portés ;
- mieux se connaître entre témoins divers de l'Évangile dans la classe ouvrière ;
- pour mieux travailler ensemble à l'extension du Royaume du Christ.

Cet exposé ne prétend pas être un travail d'historien, mais seulement le récit réfléchi d'un témoin.

Plusieurs prêtres-ouvriers, qui ont vécu les événements et cheminements ici relatés, l'ont jugé objectif. Autant que puisse l'être le témoignage de quelqu'un qui y fut personnellement engagé dès les débuts, et qui eut, comme tous ses camarades, à faire plusieurs fois des choix difficiles. Son point de vue manque sans doute de recul : il est forcément personnel et partiel ; il s'efforce seulement de ne jamais être partial.

Des lecteurs qui furent proches ou eux-mêmes participants de cette histoire y trouveront certainement des lacunes, des oublis, voire des erreurs. Puissent-ils ne pas y déceler de jugements injustes !

On essaiera, ici, d'analyser successivement :

- les sources de la prise de conscience qui amena les prêtres-ouvriers ;
- leur préhistoire ;
- la naissance proprement dite des prêtres-ouvriers et leurs communes découvertes apostoliques ;
- les coups d'arrêt et leurs causes ;
- la relance pendant le Concile et sa préparation ;
- enfin, un coup d'œil sur la situation actuelle.

### LES SOURCES

1° La première me semble être la fondation de l'Action Catholique spécialisée et particulièrement de la J.O.C., dans les années 1925-1927. On a commencé alors à comprendre ce qu'est l'évangélisation collective. L'Évangile semé et vécu dans un peuple, par ses propres membres, à partir de ce que celui-ci charrie de valeurs, de solidarité et d'espérance humaines. On n'évangélise pas des âmes abstraites de leur milieu humain, coupées de leurs enracinements temporels, économiques, politiques. Pas plus qu'on ne cultive des branches séparées de leur tronc, de leur terre, de leur environnement climatique. L'Évangile est un levain dans la pâte, du sel dans la marmite. L'église ne se fait pas dans les murs du Temple ; elle s'édifie comme un corps vivant, sur le tas. Elle se constitue lentement et souterrainement, à l'usine, dans les bandes de jeunes, dans un immeuble, dans les mouvements collectifs des masses humaines. Elle suit l'esprit qui anime déjà la vie et les avancées d'un peuple, à travers sa propre culture et sa propre histoire. Les apôtres des ouvriers seront les ouvriers, prophétisait Pie XI. C'est que Jésus-Christ est déjà vivant, de manière différente, chez les uns, comme chez les autres.

Voilà ce que portait en gestation la J.O.C. Plus tard, le Concile, parlant du peuple de Dieu, de la participation des hommes souffrants et militants – même les incroyants – à la Mort et à la Résurrection de Jésus-Christ, de l'interpénétration nécessaire d'une Église naissante avec la culture et l'histoire de chaque peuple, etc., ne fera que reprendre les découvertes vécues par tous ces chrétiens anonymes qui ont enraciné l'Église dans l'histoire ouvrière, ou rurale, ou chinoise. Si l'Église se fait sur le terrain, il faut que les continuateurs du ministère apostolique et sacramentel – les prêtres – y soient aussi.

2° **La deuxième source** me semble surgir du renouvellement de la pensée théologique – ô combien suspect alors ! - des années 30 à 45. On assiste pendant cette période à une véritable redécouverte des notions les plus fondamentales de la vie de l'Église. C'est un retour aux sources : la primauté de la parole de Dieu et de l'Évangile, la Mission, première raison d'être de l'Église, la rupture à faite avec les puissances politiques et économiques, la responsabilité partagée de tous les chrétiens – des évêques aux laïcs – par rapport à la foi et à sa transmission. Tous n'ont-ils pas, d'abord, reçu, pour une large part, une vocation et un sacerdoce communs, avant que leur service se diversifie ?... Quel renversement ! On commence à reparler du peuple de Dieu, des ordres hiérarchiques comme de services, des charismes divers constitutifs de la Communauté, et du prophétisme, le premier d'entre eux, hors celui des successeurs des Apôtres.

Ces théologiens, qui ouvrent la voie à une nouvelle jeunesse de l'Église, ont un nom : Chenu, Congar, Féret, de Lubac, Lyonnet, Ganne, Montuclard, et j'en passe. A la plupart, on a tressé aujourd'hui une auréole. Quinze ans plus tard. Ils ont monté la charpente théologique du Concile, avec quelques autres d'Espagne, d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, de Hollande ou d'ailleurs...

Mais, s'ils ont trié et ordonné les matériaux pour l'édifice conciliaire, ce ne sont pas eux qui les avaient tirés de terre et taillés. Les premiers ouvriers du Concile, ce sont les obscurs, les milliers de chrétiens (militants, mères de famille, religieuses, prêtres, anonymes), qui avaient par leur vie commencé de changer le visage de l'Église . Car un peuple de Dieu, plus conscient de sa vocation active et commune, s'est rassemblé peu à peu dans les campagnes et dans les cités ouvrières, autour de la J.A.C. et de la J.O.C. surtout. Les évêques sont venus ramasser la récolte, la passer au van de la grande tradition, et l'authentifier – ce qui est leur fonction propre d'ailleurs. Quelques-uns d'entre eux avaient été aussi des défricheurs. Non pas tous. L'essentiel n'est-il pas que la barque avance ?...

Tous les grands théologiens dont j'ai parlé ont payé dans la souffrance leur fidélité à la vocation prophétique qu'ils avaient reçue de Dieu. En 53-54, ils furent mis en accusation par Rome en même temps qu'on interdisait les prêtres-ouvriers. Sans pouvoir se défendre. On envoya les uns en exil et on interdit aux autres d'enseigner, et ce, dans les semaines mêmes où l'on nous fit quitter les usines, les chantiers et nos camarades de travail. Cette simultanéité historique valait d'être rappelée.

Mais le travail théologique n'est pas l'apanage des prêtres. Des laïcs ont aussi labouré pour les semailles du Royaume et s'y sont usés / Maritain, Madeleine Delbrel, Emmanuel Mounier sont parmi les plus connus. Ce dernier écrivait en 1932 : « Le scandale régnera dans le monde tant que la masse des chrétiens ne sera pas sans réserve avec la masse des pauvres et des opprimés. » A l'écoute de l'Esprit-Saint, ces hommes et ces femmes exprimèrent alors – avec quelle véhémence et quelle clarté – les conditions nécessaires à la réforme collective de l'Église, pour que l'Évangile redevienne la Bonne Nouvelle du Christ aux hommes, et particulièrement aux masses laborieuses du XXe siècle. Ils ont aéré la maison et ouvert toutes grandes les portes. Quand reconnaîtra-t-on, de leur vivant, aux laïcs le don de théologiens ou de docteurs de la foi que certains ont – avec évidence – reçu de Dieu ?

3° **Sur la troisième source**, j'insisterai moins tant elle est directement mêlée au courant des prêtres-ouvriers.

Dès avant la guerre, des prêtres demandèrent – pour l'accomplissement de leur mission propre – à partager la condition du peuple. Ils n'acceptaient pas que leur ministère apostolique les ligote au service des seuls chrétiens. Jadis, les apôtres du Christ avaient inventé les diacres pour se libérer de certaines charges intérieures à la communauté des chrétiens, afin d'être plus disponibles eux-mêmes à l'annonce de l'Évangile aux « païens », au-delà des frontières des communautés déjà rassemblées. Aujourd'hui, on faisait le contraire. Aux successeurs des Apôtres – les évêques et leurs coopérateurs, les prêtres – de rester dans la bergerie avec le troupeau bien protégé... Aux laïcs d'annoncer la Bonne Nouvelle et de signifier l'Amour de Dieu au dehors !

Rien dans l'Évangile, ni dans la plus ancienne tradition, ne peut justifier ce glissement des ministères ! Des prêtres en ont conscience. Certes, beaucoup, en ces temps-là, sont déjà présents, avec les équipes de militants, aux incroyants, et particulièrement aux travailleurs. Mais certains pensent qu'ils ont reçu vocation de partager les conditions de vie et de travail des gens pour demeurer membres du peuple à part entière. Leur raison est celle qu'invoque saint Paul : « Une vocation particulière du Seigneur, pour enlever tout obstacle au passage de l'Évangile. » Quelques-uns obtiennent de le réaliser à titre d'essai. Dès avant la guerre de 1939, ils furent les premiers prêtres-ouvriers, du moins dans nos pays occidentaux. Parmi d'autres, je n'en cite que deux : Charles Bolland, ami du Père Lebbe, qui fut mineur en Belgique, et André Negrin, manœuvre et menuisier en France. Ce dernier, fils de mineur, appelé au Sacerdoce alors qu'il était ouvrier, est prêtre depuis 35 ans. Probablement le seul en France qui ait toujours exercé un métier manuel et n'acceptât jamais d'autre argent que celui gagné de ses mains. Même quand il fut curé. Rendons à chacun la part qui lui revient ! Tous deux demeurent de précieux aînés.

Telles furent les sources du courant des prêtres-ouvriers.

## LA PREHISTOIRE

Fondation de la Mission de France : 1941.

« La France, pays de Mission » et Mission de Paris : 1943.

Prêtres de la Résistance et de la déportation : 1941-45.

En 1941, à Lisieux, sous l'impulsion des cardinaux Suhard et Liénart, naissait la Mission de France. L'Episcopat français prenait la responsabilité de préparer un clergé séculier mais inter-diocésain, à vocation spécifiquement missionnaire. Ce corps de prêtres serait, par priorité, disponible pour l'Évangélisation des milieux sociaux non chrétiens : monde ouvrier, secteurs ruraux déchristianisés, milieu technique ou scientifique, tiers-monde. Par définition, les équipes sacerdotales de la Mission de France ne seraient pas d'abord au service d'un seul diocèse, ni de communautés chrétiennes, paroissiales ou autres.

« Préparés et mis à part pour l'Évangile de Dieu aux païens », selon la définition que saint Paul donne de sa propre mission, telle serait leur raison d'être. On retrouvait ainsi la tradition de la diversité des ministères, au-delà de l'image classique du prêtre paroissial.

La Mission de France fournit, dès les débuts, une part importante des premières équipes de prêtres-ouvriers, comme aussi des prêtres travailleurs ruraux et d'aumôniers d'Action Catholique dans les milieux les moins évangélisés.

En 1943, deux aumôniers jocistes, Henri Godin et Yvan Daniel (tous deux très liés à l'éclosion de la Mission de France), publiaient « France, pays de Mission », préfacé du Père Guérin. Une bombe a-t-on dit !

On connaît ce livre. Partant de leur expérience dans trois fédérations jocistes de Paris et de la région parisienne (Nord, Ouest, Est), des militants, des militantes, des jeunes foyers et des prêtres s'efforçaient de dire à l'Église les conclusions apostoliques qu'ils en tiraient.

En gros quelles étaient leurs constatations, puis leurs intuitions pour l'avenir ?

Rappelons-nous que nous sommes en 1943 : la J.O.C. est née il y a 15 ans. L'A.C.O. n'existe pas encore... Les paroisses de Paris sont énormes. La prédication, le catéchisme, la liturgie n'ont pas varié depuis plusieurs siècles, quand Belleville, Montmartre, Saint-Denis ou Billancourt étaient des villages peuplés de paysans !

Par des copains jocistes présents dans leur usine, leur bande, leur quartier, de jeunes travailleurs rencontrent Jésus-Christ. Ils lui donnent leur Foi ; toute leur existence en est transformée. Mais où vont-ils alimenter, éclairer, réchauffer leur vie nouvelle avec Lui ?

On ne peut pas vivre en chrétien sans communauté ; on ne peut pas suivre Jésus-Christ sans une Église qui dise Sa Parole, partage Son Pain, avive et communique Son Amour. Or, ces jeunes convertis du milieu ouvrier ne trouvent pas d'Église sur leur chemin. S'ils entrent à la paroisse voisine, ils voient une addition de pratiquants. Apparemment, ils n'y trouvent guère de véritable communion de foi, pas plus que d'espérance collective partagée. Quant à la charité qui doit souder ensemble les disciples de Jésus-Christ, elle est loin d'égaliser l'amitié d'une bande ou d'un quartier populaire, encore moins la solidarité des travailleurs d'une entreprise. A l'Église, on parle de devoirs religieux, non de conversion évangélique. Le langage est un jargon respectable mais incompréhensible. Aucune référence à la vie quotidienne des hommes, à leur travail, à leur solidarité, à leurs luttes, aux merveilles de l'amour humain. Les riches sont au premier rang, considérés, ménagés, quand encore ils ne s'érigent pas en propriétaires de la morale, de la religion et de la paroisse. Nous avons tous connu cela...

Une Église **qui parle beaucoup – beaucoup trop, mais qui ne dit rien aux hommes de ce temps.** Rien de vital, de concret, d'essentiel pour eux. Rien qui promeuve et célèbre le culte de l'homme, la dignité du pauvre, la défense de l'opprimé. Une Église trop soumise au pouvoir, celui-ci fût-il étouffant, paternaliste, fasciste même. Une Église où on ne partage rien, ni sa paye, ni ses peines, ni ses combats. Une Église triste, des sermons tristes, une morale triste, des messes tristes... Pour des disciples du Ressuscité et de futurs ressuscités, c'est littéralement le scandale, la pierre d'achoppement. Quelle image du salut donne-t-elle aux opprimés, aux militants, et en ce temps-là, aux résistants ? Il y a, bien sûr, des exceptions, mais individuelles. Elles ne sont pas signes de l'Église. Globalement, l'Église n'apparaît plus comme l'aurore annonciatrice des hommes debout, du peuple libre, de l'amour vrai, du refus opposé à l'argent et à l'oppression politique de l'esprit. Pour des ouvriers conscients, arrivant tout frais convertis dans ces paroisses de grandes villes, l'alternative est nette : ou demeurer – et alors s'individualiser, se « respectabiliser » et abandonner ses solidarités de classe – ou crever de faim spirituelle, devant l'Eucharistie méconnaissable et la Parole de Dieu étouffée et s'en aller chercher ailleurs... Rares furent ceux qui échappèrent à l'une de ces tentations.

Et pourtant, nous avons tous vu les merveilles de l'Esprit-Saint en ce temps-là. Heureusement, à la campagne, la J.A.C. était là, et en ville la J.O.C. et leurs prêtres. C'est un miracle que des travailleurs, saisis alors par le Seigneur, aient persévéré sans rien lâcher de leurs deux fidélités. Nous en connaissons qui ont tenu, depuis trente-cinq ans, dans cette Église-là... et dans les solidarités ouvrières. Il faudrait leur élever des statues !

Godin posait la question, puis balbutiait une réponse. Il faut que ces jeunes et ces travailleurs forment eux-mêmes une Église, qui soit celle de Jésus-Christ mais aussi la leur, signe du Salut dans leur milieu, leur culture et leur nation collective. Des « communautés indigènes » où les copains se sentent chez eux et responsables, sans être obligés de changer ni de langage, ni de solidarité, ni de costume, pour y demeurer.

## **LA MISSION DE PARIS (1944-1969)**

Cette intuition devient projet. De là naquit en janvier 1944 la Mission de Paris. Une session puis une retraite avaient préparé sa fondation pendant cinq semaines. Il est important de dire que de militants ouvriers y ont participé à titre égal et en nombre égal à celui des prêtres concernés. Des aumôniers nationaux ou locaux de la J.O.C. et des théologiens y apportèrent une large contribution, pour autant que la clandestinité de certains d'entre eux, prêtres et laïcs, recherchés par la Gestapo, le leur permit. (L'abbé Guérin sortait alors de prison. Le Père de Montcheuil, l'un des théologiens consultés, allait être fusillé six mois plus tard, au Vercors). Mais la Mission de Paris, qu'était-ce au juste ?

Quelques prêtres libérés de toute pastorale chez les chrétiens pour être disponibles – avec les laïcs – à l'éclosion de cellules d'Église dans le milieu ouvrier. Nous étions sept. Le cardinal Suhard confirma notre nouveau ministère le 15 janvier 1944. Le 17 au matin nous trouvions l'abbé Godin mort d'asphyxie dans sa petite chambre de la rue Ganneron. Nous habitions alors ensemble, ainsi qu'un couple de militants ouvriers, dont le mari était recherché par les Allemands. Avec les centaines d'amis d'Henri Godin, nous essayâmes de comprendre...

Pâques passe par la Croix. Signe qui nous fut précieux dans les épreuves à venir.

Quelques jours avant, lors d'un chemin de Croix, fait en commun à Lisieux, en fin de retraite, Henri Godin avait offert à haute voix sa vie pour que l'Église redevienne pauvre et missionnaire. Il fut pris au mot. Il avait été le maître d'œuvre à la fondation de la Mission de Paris. Ceux qui demeuraient devaient devenir l'équipe-mère des premiers prêtres-ouvriers.

A notre session de départ, nous avons évoqué le partage de la vie ouvrière par le travail, comme une hypothèse possible, sans plus. « On verra bien, disions-nous, où l'Esprit nous mènera. »

Au fond, « France, pays de Mission », et la Mission de Paris, posaient la question même que Pierre avait exprimée à la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem, après sa vision de Joppé (actes 10), la même que Paul et Barnabé étaient venus soumettre au 1er Concile de Jérusalem (actes XV).

« L'Esprit-Saint a été partagé aux païens aussi bien qu'à nous... Pouvons-nous refuser le baptême à ceux à qui l'Esprit de Dieu a été donné ? Et pourquoi imposer à des hommes d'autres cultures et d'autres civilisations, pour leur entrée dans l'Église, les coutumes religieuses dans lesquelles nous avons été élevés ? Bonnes pour nous elles sont, pour eux, un mur infranchissable et un scandale... Sauf de courageuses initiatives, n'en sommes-nous pas souvent encore-là ? Il n'est qu'à réfléchir sur notre morale de classe, les humanités gréco-romaines, qui servaient, jusqu'ici, de culture aux futurs prêtres, un langage de la foi souvent incompréhensible et tant de manières étroites et désincarnées de concevoir le péché, les sacrements, la pauvreté, l'obéissance, le ministère du prêtre et les rapports internes de l'Église : rapports évêques-prêtres, prêtres-laïcs, maintien des femmes à des tâches et des états inférieurs dans la communauté, etc.. Église trop conforme à une civilisation occidentale individualiste, bourgeoise et païenne. Heureusement, grâce aux efforts conjugués de deux générations de militants, de religieux et de prêtres, on élargit les trouées...

## **CEUX DE LA RESISTANCE ET DES CAMPS**

Vinrent alors les prêtres de la Résistance et de la déportation. En 1944-45, des centaines d'entre eux rentraient d'Allemagne, d'autres sortaient de la clandestinité. Qu'ils aient été engagés dans le maquis ou les réseaux, prisonniers de guerre, requis pour le travail obligatoire ou déportés, tous avaient été mêlés à la masse de leurs camarades, obligés de travailler et de lutter avec eux, partageant les mêmes humiliations, les mêmes risques, les mêmes souffrances et la même espérance. Comme les militants chrétiens – souvent responsables en province de ces réseaux de résistance – ces prêtres étaient redevenus membres d'un peuple et d'un peuple dressé dans son refus. Plongés pourtant dans une masse indifférente au Christ, ils avaient de suite retrouvé une fraternité profonde avec leurs camarades incroyants. Beaucoup de ceux-ci ont offert volontairement leur vie pour la libération de tous. Ayant accepté la persécution et le risque des camps de la mort et des pelotons d'exécution, eux aussi ont aimé jusqu'au bout. Beaucoup d'athées sont morts criant leur espérance et leur foi à une nouvelle humanité. Tel ce communiste bien connu, à ceux qui le fusillaient : « C'est pour vous que je meurs. »

Ensemble, ces hommes font alors la découverte d'une fraternité profonde que ne rompt plus la différence entre « celui qui croyait au Ciel et celui qui n'y croyait pas ».

Chacun reconnaît et respecte les raisons de vivre et de mourir de l'autre. Pour tous les résistants, militants chrétiens, prêtres, athées, les buts convergent : sauver l'homme, sauver l'âme d'un peuple de l'oppression, de l'oppression de la Patrie et de celle de l'Esprit. Ils savent bien que le pire danger c'est l'acceptation de sa servitude. Même si les sources profondes de leur espérance, les raisons de leur sacrifice ou leur projet humain final ne coïncident pas en tout, ils confluent aujourd'hui dans la même action et la même amitié. Nous sommes d'abord des hommes, d'abord des frères, avant d'être chrétiens ou incroyants. C'est une grande leçon... venue de Celui qui, fils de Dieu, s'est appelé « Fils de l'Homme ». Depuis l'incarnation, le Saint-Esprit peut passer, agir et parler à travers tous. Les Apôtres disaient cela. Bernanos le proclama dans la « Lettre aux Anglais », Mournier dans ses écrits de prison. Des centaines de jeunes ouvriers, de paysans chrétiens, condamnés avec leurs camarades agnostiques l'écrivent une heure avant le peloton d'exécution. Nous avons lu et gardé précieusement leurs lettres. Il serait trop long de faire l'inventaire de toutes les découvertes spirituelles faites par les prêtres à cette époque ; notons simplement ici : la fraternité par le travail et la servitude partagés, la reconnaissance des valeurs morales de l'autre, le décapage total du personnage ecclésiastique, la co-responsabilité de prêtres et de laïcs serrés ensemble pour porter le témoignage d'une Église aussi dépouillée de tout que vigoureuse, le passage de l'Évangile malgré la perte de tous les moyens habituels de la pastorale, de la liturgie et de l'apostolat... Des témoins aux mains nues, mais dont le témoignage a été reconnu.

Des centaines de conversions se firent dans le maquis, les prisons et les camps d'Allemagne : conversion de chrétiens et de prêtres à l'Évangile, conversions d'incroyants à Jésus-Christ. Beaucoup de prêtres sont morts dans la résistance et en déportation. Mais ceux qui en reviennent disent : « Ces temps de partage et de dénuement, loin d'avoir été une parenthèse dans notre Sacerdoce, ont marqué pour nous un sommet apostolique. » Il nous suffirait de relire les témoignages et les lettres laissés par Folliet, Perrin, Dillard, Porcaro et d'autres prêtres-ouvriers avant le mot et qui sont morts...

Plusieurs de ces prêtres, à leur retour, demandèrent à leurs évêques à devenir ouvriers. Quelques-uns obtinrent cette autorisation.

## **PREMIERES ANNEES DES PRETRES-OUVRIERS**

Dès la Libération, l'idée du partage de la condition ouvrière fait ainsi son chemin dans l'esprit d'un certain nombre de prêtres. Tous ont touché, de près ou de loin, la condition ouvrière, soit comme aumôniers de la J.O.C., soit comme résistants, soit comme prisonniers ou déportés. Tous font la démarche pour des motivations apostoliques. Le premier à s'embaucher en grande usine en France s'appelle Camille Folliet. C'était au printemps 1944. Il avait été aumônier diocésain de la J.O.C. en Haute-Savoie. Il devint résistant avec beaucoup de jocistes qui prirent le maquis. Il fut arrêté. Dans les prisons italiennes il connut des communistes de grand esprit, français, italiens, yougoslaves. Libéré, mais de nouveau pourchassé pour résistance, il aboutit à Paris, parmi nous. En avril 1945, il fut tué au maquis. Le jour de ses funérailles, la cathédrale de la ville était bondée. Le chœur fleurissait de vingt drapeaux rouges, des syndicats et des partis ouvriers. L'évêque, qui n'avait rien compris à ses options, lui rendit cependant un hommage tardif. A la Mission de Paris, nous avons partagé logement et vie d'équipe. Il nous fit connaître certains de ses amis résistants, jocistes, syndicalistes ou communistes. Tous le vénèrent encore aujourd'hui comme un homme de chez eux et un martyr.

A partir de 1946, le courant prêtre-ouvrier se répand ; il naît d'un appel personnel du Seigneur à ses hommes, mais très souvent aussi d'un besoin exprimé par des travailleurs et des militants du monde ouvrier et, particulièrement, de groupes d'Action Catholique. Mais sans concertation au sommet. La demande part de la base, comprise et appuyée par quelques évêques, comme ceux de Paris, Lille, Lyon, Nancy, Limoges... Simplement acceptés par d'autres.

En même temps, de divers côtés, des jeunes se présentent dans les séminaires, avec l'intention affirmée de devenir prêtres-ouvriers. On les reçoit ou on les stoppe là. La Mission de France en accueille un certain nombre. Ils seront des nôtres vers 1950.

Quand la Mission de Paris prend l'initiative, à la fin de 1947, de réunir pour la première fois les prêtres-ouvriers de France, nous nous retrouvons à quarante environ, implantés dans une douzaine de villes ouvrières. Nous ne nous connaissions pas encore.

Ce qui nous frappe, c'est notre extraordinaire variété. Séculiers ou religieux de toutes « robes », prêtres de 25 ou de 45 ans, fils d'ouvriers, de paysans ou de familles bourgeoises, anciens travailleurs ou anciens professeurs, beaucoup d'aumôniers de la J.O.C. Mais le plus étonnant c'est que notre confrontation montre que nos raisons fondamentales sont les mêmes, nos découvertes et orientations aussi ; nos cheminements se ressemblent comme s'ils avaient été concertés.

Nous essayons alors de nous grouper en équipe, afin de pouvoir réfléchir ensemble sur nos vies, nos engagements, mais surtout sur notre foi et notre responsabilité propre de prêtres. A partir de 1948, des équipes solides commencent à se constituer, en province comme à Paris.

## NOS DECOUVERTES COMMUNES DES ANNEES 1950

Il suffit d'ouvrir nos vieux carnets pour les retrouver, notées au cours de nos réunions, sessions ou retraites. Elles paraissent aujourd'hui des lieux communs ou des redites. En ce temps-là, elles renversaient nos idées, nos mentalités et même notre vie de Foi.

La conception alors uniforme de la fonction sacerdotale, la formation reçue, les préjugés sociaux et politiques des milieux chrétiens habituels, le climat de l'Église, nous avaient peut-être « préservés », comme on dit, mais nous nous apercevions peu à peu qu'ils nous avaient surtout conditionnés. Et nos yeux s'ouvraient sur la vraie réalité humaine et sur le Royaume de Dieu hors les murs de nos « ghettos ».

1° Par le travail nous rencontrons des hommes, dans leur vie réelle ; et nous les aimons pour ce qu'ils sont. Qu'ils se manifestent comme indifférents, athées ou – pour quelques-uns – croyants, nous les voyons d'abord comme des hommes, jeunes, pères ou mères de famille, forgés par le travail, l'injustice, la lutte, l'amour, la solidarité. Jamais d'abord comme pratiquants ou non-pratiquants, croyants ou non-croyants. Nos catégories ecclésiastiques craquent. C'est l'homme qui est sacré, tout homme. Et le péché, c'est aussi et d'abord l'exploitation qui écrase les hommes, les divise et parfois les avilit. On a trop oublié le « péché du monde » qui s'oppose au projet du Dieu Créateur. Celui du nazisme dont la plupart des évêques et des prêtres d'Europe n'ont pas détecté la perversité ; celui de l'oppression économique qui, depuis 120 ans, écrase les travailleurs de l'industrie sans que, jusqu'en 1930, beaucoup de voix chrétiennes se soient élevées pour le dénoncer. Péchés pourtant combien mortels, ceux-là, puisqu'ils tuent corps et âmes, peuples et consciences !

2° Il y a une fraternité ouvrière, née de la solidarité du travail, de la pauvreté et de la lutte partagées, qui dépasse visiblement la fraternité des gens qui vont à la messe. Scandales des Églises qui ne sont plus des communions vraies.

3° A ce monde ouvrier, **l'Église ne dit rien**. Sacrement du Salut, elle ne témoigne de rien, n'apporte rien. C'est l'étrangère... Elle ne colle ni à ses souffrances, ni à ses combats, ni à son espoir. Et pourtant la Parole s'est faite Chair en Jésus-Christ justement pour dire l'Amour universel de Dieu, la fraternité de tous les hommes en Lui, la libération par la Foi, l'espérance d'un monde transformé. Pour dire surtout que le Christ est leur frère, qu'Il vient sauver, qu'Il est vivant au milieu d'eux, Ressuscité !

4° Le monde ouvrier est massivement incroyant ou indifférent : beaucoup de ses militants sont athées. Il refuse le Dieu passif ou étranger des communautés établies. Mais il n'est pas un désert spirituel. Il charrie des richesses qui ressemblent fortement à celles relevées par le Seigneur chez les pécheurs, les païens ou dans le peuple de son temps. Proximité de l'Évangile : mais l'Évangile vécu, où la masse des travailleurs peut-elle le rencontrer ?

5° Le travail manuel, technique et collectif transforme les hommes. Il les unit, les grandit, les aide à se comprendre. Il apporte une culture véritable et qui, du fait de l'industrialisation, des déplacements d'immigrés, des échanges internationaux, devient universelle. Étroitesse de nos prétendues « humanités », de notre culture dite classique. Le travail et la solidarité ouvrière créent la dignité, des liens, de l'amour, de l'universel. Le projet quotidien et final du mouvement ouvrier rejoint en quelque chose « Faisons de l'homme » du Dieu Créateur (Genèse).

6° L'âme d'un peuple – c'est-à-dire le ciment spirituel de son unité, la conscience de son histoire, le mouvement qui le soulève en une espérance partagée – se forge et se purifie par la résistance et la lutte, que ce soit pour sa survie physique, morale ou spirituelle.

La Bible nous révèle cela depuis Moïse, en passant par le berger David et les prophètes, jusqu'à ces maquisards d'Israël qu'on appelle les Maccabées, tous se sont dressés et ont organisé la résistance à l'injustice établie pour que leur peuple sauve son âme. Pâques est le rappel et la célébration de la libération d'Égypte qui fut politique et sociale autant que religieuse.

En ce sens, la résistance au nazisme n'a-t-elle pas été comme une Pâques, un sursaut de l'Esprit... avec ses martyrs ? La lutte des classes – du côté ouvrier – peut devenir aussi un élan d'amour – même violent – pour détruire le péché du monde et faire de l'humanité un vrai peuple, fraternel et debout. Elle tend à libérer tous les hommes de leurs divisions et de leurs chaînes : l'exploité de l'oppression, l'analphabète de l'ignorance, le riche de l'esclavage de l'argent et de l'égoïsme dominateur ! C'est pourquoi malgré les ambiguïtés de certains engagements, les prêtres-ouvriers acceptent de participer aux luttes de la classe ouvrière. Le refus serait pour eux, non seulement une conséquence, mais aussi une sorte de purisme pharisien et surtout un contre-témoignage.

Quand comprendra-t-on, dans toute l'Eglise, que la lutte des classes est imposée par l'argent et ses détenteurs, que la violence des possédants en est la cause première, que du côté des opprimés s'opposer à cette violence historique c'est travailler à restaurer la Création et finalement aimer... même l'ennemi inconscient de sa culpabilité objective. Ce qui ne veut pas dire que le péché personnel ou collectif n'atteint pas le monde ouvrier et nous-mêmes. Vigilance et conversion là aussi.

7° Pour ceux qui sont responsables de porter l'Évangile, la première parole, ce sont les actes et la vie donnée : « Le verbe s'est fait **Chair** et il a habité parmi nous. » L'Incarnation est le fondement de la Mission du Sauveur.

8° L'Esprit-Saint et le Royaume de Dieu précèdent l'Eglise et préexistent à notre apostolat. D'abord les voir, les contempler et reconnaître l'esprit vivant chez les gens ou dans les actions collectives de notre milieu.

9° La responsabilité propre du prêtre est de garder vivante la Parole de Dieu en la rappelant à temps et à contre-temps, et, par elle, de faire naître, de rassembler et de nourrir une Eglise consciente de sa vocation. Cette charge apostolique peut lui demander de s'insérer d'abord dans la condition ouvrière, pour commencer le rassemblement de la Foi à partir de la vie théologique réellement et quotidiennement vécue par ses camarades. Bien qu'ils n'en parlent guère ou sous d'autres noms. Son sacerdoce prend racine dans l'amitié et la volonté d'unité d'un quartier ou d'un atelier, dans l'espérance partagée par les travailleurs, dans le sacrifice continu des militants, chrétiens ou incroyants. A nous, laïcs et prêtres, de faire le lien, au moins intérieurement, entre ces richesses spirituelles et Jésus-Christ. Notre prière, notre messe en sont nourries.

Telles sont les principales découvertes faites par les premiers prêtres-ouvriers. Ils les partagent et les approfondissent, de réunions d'équipe en sessions et en retraites. Ils les disent à leurs supérieurs. Ils les confrontent avec celles de chrétiens militants dans la classe ouvrière. Ils en font leur contemplation et leur Eucharistie. Mais comme est dure la vie ouvrière, leur langage devient souvent dur et sans nuances, peut-être injuste même... Le langage ouvrier n'a rien de la courtoisie ecclésiastique. Ils ne sont pas toujours compris et risquent de s'isoler. Disons que la responsabilité de leur dureté et de leur isolement est pour le moins partagée.

## **LES COUPS D'ARRET**

A partir de 1950-51, les grandes difficultés commencent.  
On n'a pas fini d'en déterminer les causes ni les responsabilités.  
Essayons d'en cerner les plus évidentes.

## **DU CÔTE DES P.O.**

Un certain nombre de prêtres se font ouvriers parce qu'ils sont mal dans leur peau. Leur motivation ressort alors plus de la recherche d'un équilibre personnel, voire une issue à un ministère insupportable, que du service de la classe ouvrière et du désir d'y porter un témoignage évangélique dans l'accomplissement d'une Mission d'Église. Ces motivations ambiguës ne sont pas forcément conscientes ; elles n'autorisent personne à juger des frères qui souffrent profondément d'avoir été mal orientés au départ ou mal préparés à un sacerdoce difficile et très souvent mal et sous-employés par rapport à leur désir apostolique. Quand on leur a mis sur le dos un fardeau qu'ils ne peuvent plus porter et que, comme souvent à cette époque-là, on les laisse se débattre dans la solitude, est-ce leur faute s'ils baissent les bras et veulent en sortir pour ne pas crever de désespoir ? Et puis, la plupart sont sincères avec eux-mêmes en devenant ouvriers. Sincérité n'est pas lucidité. En tout cas, il arrive que des évêques de province, gênés par la présence de certains prêtres et par les questions qu'ils posent, les laissent aller au travail, ou les y envoient pour s'en débarrasser, sans réflexion commune préalable. D'où afflux à Paris et dans les grandes villes ouvrières.

Plus tard, d'autres, jusque-là inébranlables dans leur double fidélité en arriveront à ne plus pouvoir supporter les contradictions entre l'Évangile et certains aspects de la vie de l'Église . L'épreuve était trop usante. Mystère de la grâce de Dieu, mystère des consciences à respecter.

## LES INFLUENCES POLITIQUES

De plus, c'est l'époque de la guerre froide – Berlin, Corée, Indochine. La lutte des classes s'étend à la politique internationale. Il y a deux camps : celui de l'Occident et celui de l'U.R.S.S. Les prêtres-ouvriers, du fait même de leur vie et de leur participation au mouvement ouvrier, sont rangés du « mauvais côté ». Interventions multiples du patronat, de certains états-majors et de groupes bancaires, qui se masquent derrière la défense de l'Église et de la morale pour alerter la hiérarchie. Démarches à Rome des « bons gouvernements », dont celui de notre pays. Le Saint Office est submergé de dénonciations. « Des milliers », dit-on à Rome au cardinal de Paris. Ce n'est pas le lieu ici de révéler ce que nous savons aujourd'hui de source sûre des pressions politiques et financières exercées sur le Vatican. L'histoire l'établira... Il y eut bien d'autres victimes.

Il est vrai aussi que des prêtres-ouvriers, souvent isolés dans l'Église locale, pourchassés ou licenciés dans leurs entreprises – comme tant de militants – se durcissent. Il y a de quoi... Engagés dans l'action syndicale, les comités de mal-logés, le mouvement de la Paix, nous ne prenons pas toujours le temps de mesurer le poids des responsabilités temporelles que nous proposent nos camarades.

Il faut du temps pour mûrir en soi-même et assurer valablement des engagements très lourds. Souvent nous avons été trop pressés. D'où des distorsions intérieures et des suspicions du côté de l'Église .

Depuis la guerre, une certaine « mystique » marxiste se répand un peu partout. Je n'ai pas dit une « analyse marxiste de la société », ce qui relève du bon usage d'une science, mais l'adhésion mystique à une sorte de salut religieux par le marxisme ; démarche qui n'est en rien marxiste, et risque de devenir idolâtrique. L'après-guerre a été une époque romantique : notre génération en a été marquée. Elle a du coup manqué de lucidité et de recul aussi bien théologique que spirituel.

## NOS CARENCES SPIRITUELES

Pendant trois ou quatre ans, nous avons essayé de serrer les rangs, de réfléchir, de nous réunir souvent en sessions, récollections et retraites. Mais l'arrivée parfois anarchique de nouveaux venus qui ne sont préparés ni à la dureté de la vie ouvrière ni à ce ministère difficile et qui se situent volontiers en dehors des équipes plus charpentées, aussi bien que le climat général de suspicion dont nous sommes victimes, font que ces liens et ces résolutions se distendent... Beaucoup n'ont pas de vie d'équipe et donc pas de ressourcements spirituels suffisants. La faute n'en incombe pas à nous seuls... Il serait trop facile de jouer les pharisiens, les purs ou les Ponce-Pilate. Quand on est engagé jusqu'au cou dans la vie ouvrière et dans une Église en crise et que l'on veut demeurer solidaire avec les frères qui s'y débattent eux aussi, il n'est pas simple de garder lucidité et sang-froid et de ne jamais déraiser. Sentant le vent tourner, quelques-uns se sont « rangés » dès cette époque dans des ministères moins risqués. « On l'avait bien dit », écriront certains en 1954... et après coup on appellera clairvoyance ce qui n'avait été qu'individualisme ou facilité.

## LES CARENCES THEOLOGIQUES

Enfin, ce nouveau ministère – en recherche de sa propre identité – aurait demandé de profonds éclairages théologiques pour être relié à la plus ancienne tradition du Sacerdoce chrétien. Certes, nous avons beaucoup d'amis théologiens. Les communautés contemplatives sont liées à nous par le souci missionnaire et la prière. Mais « nos » théologiens sont alors persécutés et la prière des amis ne peut pas remplacer les approfondissements nécessaires.

De son côté, Rome s'accroche à une théologie du Sacerdoce et de l'Église qui est celle de la contre-réforme et du Concile de Trente. On continue à penser l'Église en termes de chrétienté, comme si la chrétienté n'était pas en train de se disloquer ! On voit le prêtre comme le pasteur en pays chrétien. On parle « du » ministère sacerdotal comme s'il y avait un seul ministère pour un troupeau tout entier rassemblé, statique et uniforme. En 1960, Jean XXIII dira à plusieurs d'entre nous : « Il faut que vienne le Concile pour resituer autrement et l'Église et le Sacerdoce et la Mission. Maintenant, c'est impossible. Mon successeur réalisera ce que moi, je ne peux pas faire. » Bref, la hiérarchie n'avait pas alors les outils théologiques pour comprendre ce qui était en cause dans cette poussée missionnaire. Et quand les outils existaient beaucoup de responsables les rejetaient comme « hérétiques ».

## LA SUPPRESSION

Ainsi arrive l'hiver 1953-54. Pendant des mois, nos évêques ont essayé d'expliquer le fond du problème à Rome. Les trois cardinaux de Paris, Lille et Lyon y sont même partis brusquement, un soir, en avion. Ils ne sont pas entendus et doivent, eux aussi, se soumettre...



Alors, les évêques concernés écrivent une lettre aux 95 prêtres-ouvriers de France ; ils nous demandent de quitter nos usines et nos chantiers pour le 1er mars. L'opinion publique est alertée depuis de longs mois par la presse. La sérieuse et celle à sensation. Souvent nous sommes traqués par des journalistes, certains écrivent des articles qui sont du roman-feuilleton, d'autres lancent en page 1 des journaux « commerciaux » des informations sur nous qui sont des tissus de mensonges. L'archevêché dément ; nous protestons. Mais la calomnie court partout jusqu'à Rome. Unaniment, nous faisons l'impossible pour éviter la publicité. Mais le prêtre-ouvrier se vend bien en ces temps-là ! Les journalistes honnêtes, croyants ou non, informent, comme c'est leur devoir. Des revues, des publications, des quotidiens, des hebdomadaires, prennent parti, selon leur conscience ou leur tendance. Cependant, tout cela crée un climat passionnel dans l'opinion ; il nous est bien difficile de prendre du recul.

Tous nous sommes mis devant un choix impossible . Nous sommes déchirés, nous le disons et l'écrivons à nos évêques, avec qui nous tentons de demeurer en dialogue. Dialogue un peu heurté qui, ici ou là, se rompt, soit de la part des prêtres-ouvriers, soit de la part d'un évêque, trop pressé ou trop autoritaire.

Mais c'est dans le monde ouvrier que l'émotion est la plus forte. Très peu de travailleurs connaissent un prêtre-ouvrier. Mais beaucoup savent que des prêtres, des « vrais », comme ils disent alors, « qui disent la messe et sont d'accord avec l'évêque » partagent leurs peines, leurs solidarités et leur lutte pour exister en hommes. C'est donc que, pour certains de ses membres, laïcs et prêtres, l'Eglise est aussi de chez eux ! Elle n'est pas totalement avec ceux d'en face !

Comme la J.O.C. ou l'A.C.O. - qui vient de naître en 1950 – nous représentons une option de l'Église pour les humbles et les opprimés. Pas en bénédiction ou proclamation, mais en chair et en solidarité partagées.

Par la suppression des prêtres-ouvriers, c'est le monde ouvrier qui est atteint. Dans sa dignité, puisque le fait d'être ouvrier « abîme le Sacerdoce ». Dans sa culture et son histoire, puisque l'Eglise semble admettre qu'elle ne peut y faire souche, du moins tel qu'il est (comme au XVIIIe siècle, on a condamné le Père Ricci à propos des rites chinois). Et dans un droit plus fondamental encore : celui de pouvoir recevoir, vivre et célébrer l'Évangile sans rien renier de ce qui lui est le plus sacré. Nous ne faisons que noter là ce qui a été dit et écrit personnellement ou collectivement par des centaines de travailleurs, dans d'innombrables échanges, réunions ou pétitions. Dans les villes où nous vivions, des milliers d'ouvriers ont exprimé leur protestation et aussi l'humiliation qui leur est infligée par l'Église. La plupart sont incroyants. Le « Canard enchaîné » l'écrit. Des journaux syndicaux aussi. Des délégations collectives de travailleurs – amis de chantier ou d'usine, groupes de quartier, de jeunesse, s'en vont, le soir, après le travail, frapper à la porte de l'archevêché de Paris. Certaines sont composées et conduites par des non-chrétiens... Là, on les reçoit, on leur dit l'espérance partagée pour plus tard.

« Les prêtres-ouvriers sont de chez nous. Nous sommes témoins qu'ils ont été fidèles à l'Évangile. Ils ont apporté leur part à notre marche en avant. Ils ont défendu le droit et la paix. Nous voulons les garder avec nous. » Voilà ce que répètent ces groupes, ces réunions syndicales, ces délégations... Rome est loin. Et quel poids peut y avoir la démarche fatiguée d'une poignée de travailleurs, même multipliée par vingt ou cent ?

Dans les années 1950, à propos d'une grande grève à laquelle un prêtre-ouvrier docker avait participé au milieu de 6000 de ses camarades, un évêque faisait un constat : « La lettre d'un patron des docks a plus de poids que la solidarité de 6000 dockers, même si ceux-ci se privent de pain pour leur dignité et leurs droits. » Et Rome écrivit à l'évêque du lieu qu'il veuille bien rappeler à son devoir le prêtre-ouvrier gréviste ! Celui-ci devait être tué, au cours des mois suivants, dans un accident du travail.

Bref, en 1953, la décision est prise. Nous réfléchissons beaucoup ensemble et nous décidons que chacun répondra à la demande des évêques selon sa conscience. Nous promettons de nous respecter mutuellement malgré nos choix différents.

## **LA DECHIRURE**

Au 1er mars 1954, nous nous séparons à peu près par moitié : déchirés intérieurement, les uns autant que les autres. Les uns quittent leur entreprise, les autres restent au travail. Parmi ces derniers, un certain nombre sont demeurés aujourd'hui, fidèles à leur Foi, au célibat, et à leur engagement ouvrier. Là où ils travaillent et militent, ils ont toujours été considérés comme des témoins de l'Évangile et de vrais prêtres de Jésus-Christ. La classe ouvrière a ses critères d'appréciation. Elle juge sur le « vécu ».

Par la suite, un tiers environ de l'ensemble choisit le mariage et élève une famille, quelques-uns demeurant ouvriers et militants. D'autres ont fait une promotion professionnelle, selon leurs capacités et leurs options sociales.

Malgré tous ces remous, des amitiés personnelles entre les uns et les autres on tenu le choc...

Pour nous qui avons quitté le travail, nous nous réunissons aussitôt en retraite, puis, plusieurs fois, en session de réflexion. Et nous décidons – devant plusieurs de nos évêques – d'essayer d'obtenir au moins le droit de gagner notre pain par le travail salarié et d'aller sans jamais nous décourager frapper aux portes de Rome jusqu'à être entendus.

En fait, par délégations de trois ou cinq, nous sommes allés quatre ou cinq fois à Rome avant le Concile. A deux reprises, des évêques – dont certains cardinaux – sont venus appuyer notre démarche. On les reçut. Pas nous. Il y eut cependant une exception. En 1955, à la demande du cardinal Feltin, un sous-secrétaire d'État du Vatican vint nous visiter secrètement dans un couvent romain hors les murs. Brève rencontre de consolation. Cet homme s'appelait Jean-Baptiste Montini, futur Pape Paul VI. Mais ce n'est qu'en 1960 que le Saint Office, puis le Pape Jean, acceptèrent de nous écouter.

Toujours accueillis et conseillés fraternellement à Rome par des prêtres et des religieux d'origine française, nous n'avons jamais pu obtenir avant cette date qu'une seule porte valable de la Curie s'ouvre à nous. Six ans à frapper à des bastions verrouillés ! Des pécheurs publics... même pas dignes d'être écoutés ! Mais bien d'autres ont subi cela avant nous et comme nous. Ceux qui devaient devenir les « grands » théologiens du Concile pourraient dire aussi à quels murs de silence ils se sont heurtés en ces temps-là, quand condamnés, ils allaient à Rome pour comprendre... ou pour s'expliquer.

Quant à gagner notre pain par le travail, certains d'entre nous ne le cessèrent jamais, quitte à s'embaucher aussitôt comme ouvriers agricoles ou aide-artisans. Puis à Paris, en Belgique... plus tard ailleurs, nous reprenions assez vite le chemin des ateliers ou des chantiers. Cela se fit dans des conditions difficiles et quasi clandestines au regard de l'Église, grâce au courage fraternel de certains évêques qui en prirent la responsabilité et en informèrent le Pape... L'important est qu'aux yeux de nos voisins et camarades, certains d'entre nous aient pu quasi, sans discontinuité, demeurer ouvriers comme eux, et cela en communion avec leur évêque. Ainsi le fil n'était pas tout à fait rompu... Des copains de province, voyant la voie barrée par leurs évêques ou leurs supérieurs, s'exilèrent pour reprendre le travail ailleurs. Une dizaine acceptèrent d'autres ministères. Plusieurs, découragés et usés, moururent dans ces années-là, en offrant leur déchirement et leur vie...

Dans le tunnel, ça continuait !

## **LE COMBLE**

En 1959, une lettre du cardinal Pizzardo, secrétaire général du Saint Office, aux archevêques de Paris et de Lille, signifia un nouveau coup d'arrêt. Par accident, elle fut publiée dans les journaux. La mémoire collective de la classe ouvrière arrivera-t-elle à oublier ce document scandaleux ?

Cette lettre disait en gros que la France était chrétienne, que le ministère sacerdotal consistait à être fidèle à ses obligations religieuses (messes, bréviaire, sacrements, rosaire) et à bien administrer sa paroisse, et qu'en tout cas la vie ouvrière ne pouvait que salir, abîmer et finalement détruire le Sacerdoce. Il était impossible d'être ouvrier et prêtre. Et nous devions, en tout cas, quitter à nouveau et immédiatement bateaux (certains prêtres-ouvriers étaient marins), ateliers ou chantiers.

Là encore, après quelques semaines d'hésitations et de démarches, nous reçûmes l'autorisation de continuer à travailler dans de petites entreprises, sans engagement syndical. Quelques évêques refusaient de devenir des sous-préfets de la Curie romaine et affirmaient leur responsabilité personnelle d'apôtres. Mais une conclusion ressortait avec évidence du texte du cardinal Pizzardo :

Si la condition ouvrière est un obstacle infranchissable à la Foi, à la chasteté, à la charité, bref à toute vie surnaturelle, l'immense majorité des hommes – à qui elle est imposée par la nécessité – sont donc voués à demeurer à la porte, exclus à jamais d'une vie d'Église possible dans leur milieu. Et les Églises urbaines ne peuvent rassembler que des gens de profession libérale : dans l'existence ouvrière, pas de salut ! A travers nous, ce sont encore indirectement les travailleurs que l'on frappe d'ostracisme. A moins qu'une promotion professionnelle leur apporte en même temps le bien-être matériel, la considération sociale, et le Salut éternel...

Un prêtre pouvait bien être cultivateur, scientifique, professeur de mathématiques, financier, organisateur de sports, député, patron, militaire (et Dieu sait que cela existe!), sans risque pour son Sacerdoce. Mais pas ouvrier !

Quelle offense magistrale aux travailleurs, à leur histoire, à leur dignité, à leur résistance, à la sainteté des militants, des mamans, des prophètes et des martyrs de la classe ouvrière.

Ce scandale venu du Saint Office n'a pas encore été oublié, du moins par les ouvriers d'un certain âge. Aujourd'hui, les jeunes prêtres-ouvriers qui s'embauchent dans des régions où des anciens avaient travaillé, en entendent parler souvent. Dans une mine du Centre, une galerie s'appelle encore la Galerie du Curé. La mémoire collective de la classe ouvrière n'est pas courte ! En 1965, au redépart, nous avons demandé que la hiérarchie en fasse amende honorable publique : c'eût été un grand geste chrétien. En 1963, les évêques allemands ont fait acte de pénitence collective de leur péché d'omission face au nazisme.

En 1971, prêtres et évêques espagnols imitèrent ce geste à propos de l'attitude de leur Église pendant la guerre civile.

A cette époque, notre demande n'a pas été acceptée. Certes, il ne faut pas comparer les situations, ni les fautes. Beaucoup d'évêques et de prêtres avaient lutté avec nous. Il reste qu'en lisant la lettre de 1959 on se demande comment son auteur a écouté et compris les prophètes de l'Écriture, le Magnificat ou les Béatitudes...

Disant tout cela, je ne juge pas les personnes. Nous sommes tous responsables. Nous, de ne pas avoir travaillé assez en Église et d'avoir oublié d'être des saints ; l'ensemble des évêques et des prêtres de ne pas avoir voulu, avec acharnement, honorer la priorité divine de l'Évangile à annoncer aux pauvres. La hiérarchie romaine de cette époque de s'être enfermée dans les remparts de sa cour féodale et de ses principes immuables. Et tous de n'avoir pas assez respecté, soutenu, servi, l'effort apostolique des laïcs. Plus nombreux et plus écoutés dans l'Église et par nous, peut-être auraient-ils pu nous aider à surmonter nos carences et éviter à une part de la hiérarchie des erreurs historiques.

Mais après l'hiver vient le printemps. Depuis, il y eut Jean XXIII et le Concile.

Mais Dieu a ses raisons. Même nos erreurs et nos péchés peuvent servir. N'était-il pas normal que nous ayons à souffrir ainsi – même par l'Église – pour arriver à faire comprendre et à réaliser notre modeste vocation ? L'Évangélisation ne peut passer que par la Croix.

En 1960, donc, une bonne quarantaine de prêtres-ouvriers continuaient, tant en France qu'en Belgique, dans les tracasseries et aléas de cette Église préconciliaire.

Sans oublier ceux qui avaient choisi, en conscience, de ne pas quitter le travail au 1er mars 1954, mais qui sont demeurés, jusqu'à ce jour, accrochés à leur double fidélité : leur foi et leur engagement ouvrier, tout en suivant un autre chemin que le nôtre.

Mais le recrutement était bloqué, malgré les demandes de nombreux candidats... Nous attendions et préparions – avec d'autres – la relève.

## **LA RELANCE (1954-1965)**

En 1954, sous l'impulsion du cardinal Feltin, la Mission ouvrière est née. Avec les militants et les prêtres de l'Action Catholique Ouvrière, des religieux et religieuses adonnés à l'évangélisation et des prêtres de paroisses ouvrières, nous participons modestement à son démarrage et à son extension, là du moins où existent encore des prêtres-ouvriers. Puis la Mission ouvrière s'étend peu à peu à bon nombre de diocèses. Non sans difficultés, ni problèmes, même pour nous !

Dès le début, d'accord avec les évêques qui la promeuvent, elle assume la responsabilité de préparer, avec nous, le redémarrage de nouveaux prêtres-ouvriers. L'A.C.O. le demande depuis 1954. La Mission de France prépare des prêtres en vue de ce ministère. Des supérieurs religieux voient monter des vocations pour ce service sacerdotal. Des curés, vicaires, aumôniers, demandent à prendre la relève. Beaucoup d'entre eux travaillent déjà dans le salariat à temps partiel. Des théologiens essaient de définir mieux ce que sont l'Église, la Mission, le contenu spirituel et rédempteur du Travail et du Mouvement ouvrier, les diverses formes historiques et possibles du Sacerdoce chrétien. Jean XXIII décide la convocation d'un Concile.

Grâce à quarante ans d'expérience apostolique du laïcat en milieu ouvrier, peut-être aussi à notre persévérance entêtée pendant ces douze années de tunnel, grâce à la coordination dans la Mission ouvrière de tous ces efforts et charismes divers pour l'Évangile dans le monde ouvrier, nous pouvons présenter aux Pères du Concile un projet cohérent.

Les prêtres-ouvriers délèguent plusieurs fois deux ou trois des leurs à Rome, pendant le Concile. Ils déblaient le terrain, comme ils peuvent. La J.O.C., l'A.C.O. viennent aussi y parler de la classe ouvrière, de la richesse de sa vie et de son histoire, de l'Évangile qui y est témoigné, de l'Église qui y fait souche, ici et là. Éclairés et poussés par des militants et des prêtres expérimentés, soutenus par des théologiens, des évêques, soit de pays industrialisés, soit de nations socialistes ou du tiers-monde, demandent une transformation profonde de la vie et de la pensée de l'Église, sa conversion à un mode d'existence évangélique. Ils appellent l'Église latine au respect des différentes cultures et civilisations. Ils définissent la participation et la responsabilité des laïcs et de tout le peuple de Dieu dans l'œuvre d'évangélisation ; ils réclament aussi des ministères sacerdotaux plus diversifiés selon les besoins et la manière de vivre de chaque région (classe sociale ou milieu cultures).

Des évêques du Japon, de Chine, d'Amérique latine, les observateurs de l'Église orthodoxe d'U.R.S.S., disent quel scandale a provoqué chez eux la suppression des premiers prêtres-ouvriers... Et pourtant, en 1954, nous étions moins de cent, enfouis depuis quelques années à peine dans la condition ouvrière... Les responsables de la Mission ouvrière sont venus aussi plusieurs fois présenter et défendre le projet de nouveaux prêtres-ouvriers reliés à l'ensemble de l'effort apostolique dans le monde ouvrier.

Enfin, le 23 octobre 1965, après de difficiles délibérations dans les milieux romains, pleinement d'accord avec le Pape, l'assemblée plénière de l'Épiscopat français décide, unanimement, que de nouvelles équipes de prêtres-ouvriers pourront démarrer, après les préparations d'Église voulues.

C'est ainsi qu'en mai 1966, après une session nationale de cinq semaines et une retraite à Lormoy, cinquante prêtres peuvent à nouveau s'embaucher comme ouvriers. Nous, les plus anciens, attendions ce jour depuis douze ans !

Les conditions demandées par Rome étaient contraignantes (restriction numérique, limitations à l'engagement syndical, conditions de mise en route trop juridiques, un véritable corset!).

Le Père Vuillot, qui avait été un artisan efficace de la décision romaine, les expliqua aux nouveaux prêtres-ouvriers sans diplomatie ni contours. Il demanda qu'ils essaient de vivre loyalement ce que l'Église proposait mais qu'en même temps, ils fassent part aux évêques et aux théologiens des découvertes et des exigences fondamentales, vérifiées sur le terrain, de cette nouvelle forme de service sacerdotal. Le contrat fut respecté de part et d'autre.

## LA SITUATION ACTUELLE

Aujourd'hui, évêques et prêtres-ouvriers nous nous sentons co-responsables. Dans chaque diocèse, l'initiative du démarrage revient conjointement aux évêques et aux prêtres qui se sentent appelés à cette charge. Avec les laïcs et les autres membres du presbytère, nous essayons d'agir en clarté et en communion fraternelle. Les équipes de prêtres-ouvriers déjà existantes, leurs regroupements régionaux, l'équipe nationale, qui les représente, demeurent au service de tous pour que les mises en route se fassent sur des bases réfléchies. Nous voudrions surtout que la classe ouvrière ne serve pas de champ d'expérience à des recherches personnelles de prêtres qui y seraient de ce fait considérés comme des beaux parleurs, des amateurs ou des étrangers de passage... vers une promotion professionnelle individuelle.

Autant que les circonstances le permettent, nous essayons de vivre en équipe, de confronter nos découvertes, de nous mettre ensemble en cause devant l'Évangile, de ne jamais agir chacun pour son compte. Si nous sommes responsables d'une Mission, c'est à elle qu'il faut sans cesse nous référer, comme au monde ouvrier. Il a son histoire, ses organisations, ses militants et aussi ses martyrs, dont beaucoup et des meilleurs n'ont pas reconnu Jésus-Christ. Nous essayons de demeurer ou de réintégrer humblement dans ce peuple dont nous n'aurions jamais dû être coupés.

Par-delà les attitudes juridiques ou trop directives, le plus souvent résorbées aujourd'hui, la Mission ouvrière doit devenir un lieu privilégié de rencontre et de réflexion entre les militants chrétiens, particulièrement ceux de l'Action Catholique ouvrière des religieuses, des prêtres d'autres ministères, nous-mêmes et les évêques. Et ceci à chaque échelon – ville, secteur diocèse, plan national. Essayant de demeurer fidèles à l'Évangile de Jésus-Christ, résolus à faire notre vie parmi les travailleurs les plus exploités, respectueux de leur histoire, participant, à notre place, au mouvement ouvrier, solidaires les uns des autres, par la vie d'équipe et par une communion vraie avec les autres témoins du Christ, et, d'abord, avec l'évêque, lui-même, garant de l'unité de la Foi, nous cheminons de découvertes en interrogations nouvelles, avec nos camarades, chrétiens et incroyants. Nous pensons remplir un ministère sacerdotal – parmi d'autres, différents, mais eux aussi au service de l'Évangile et de la classe ouvrière – dans la ligne des Apôtres, conscients de n'être qu'un chaînon dans la croissance de l'Église et conscients aussi de la fonction propre des laïcs pour le rassemblement en devenir du peuple de Dieu dans le monde ouvrier. Un chaînon, oui. Car nous appelons la levée d'ouvriers-prêtres, comme celle d'ouvriers-évêques. L'espérance et l'obstination apostolique paient...

Nous réfléchissons entre nous – en équipe (de trois à quatre) et en sessions régionales de vingt à soixante participants.

Pour coordonner l'ensemble de leurs efforts, confronter leurs problèmes et leurs orientations, préparer la venue de nouveaux compagnons, élaborer les projets communs, maintenir les solidarités nécessaires, les prêtres-ouvriers ont élu onze des leurs (un par région) pour les représenter dans l'équipe nationale. Celle-ci ne prétend à aucun rôle directif. Deux autres prêtres ont été adjoints à ces onze élus à la demande des évêques, dont l'un en raison de sa représentativité d'autres efforts apostoliques en milieu ouvrier. Le secrétaire de la Mission ouvrière participe à ses travaux.

Cette équipe nationale se réunit régulièrement – un dimanche tous les deux mois – pour réfléchir avec deux évêques du Comité épiscopal de la Mission ouvrière : les Pères Frossard et Maziers.

J'ai voulu, ici, dire nos manières de vivre et nos orientations fondamentales. Elles sont parfois plus un projet poursuivi qu'une réalité atteinte. Les difficultés ne manquent pas, ni en nous, ni dans l'Église. Mais tout chemine.

En fin 1971, il y a, en France, entre 400 et 450 prêtres-ouvriers qui s'efforcent de vivre selon des exigences réfléchies en commun et en liens suivis les uns avec les autres. Après ceux de Belgique et de France, des prêtres sont entrés au travail ouvrier dans d'autres pays : Espagne, Italie, Canada, nations d'Amérique latine ou d'Afrique du Nord, etc...

Depuis deux ou trois années, en France, beaucoup d'autres prêtres ont choisi une vie professionnelle. Les motivations exprimées par eux semblent souvent différentes de celles qui nous rassemblent. La plupart optent d'ailleurs pour des professions autres qu'ouvrières. Ici et là, des liens libres et fraternels se nouent avec les uns ou les autres. Comme prêtres-ouvriers, nous n'avons ni compétence, ni grâce pour juger des options d'autrui. Nous souhaitons seulement que jamais la classe ouvrière ne paie les frais des diverses « recherches » sacerdotales et que, dans l'Église, on n'étouffe pas l'Esprit.

Nous nous efforçons de rester ouverts à toutes les interrogations, disponibles à un avenir qui ne nous appartient pas, solidaires pour l'Évangile Unique d'un Seigneur Unique, et lucidement dociles au Saint-Esprit dans l'Église.

Telles sont nos intentions et exigences communes maintes fois reprises... Il n'est jamais facile de les traduire en actes.

***André DEPIERRE***  
***Secrétaire de l'Equipe nationale des prêtres-ouvriers***